

Se battre et mourir

d'Idris Seabright

KERR avait coutume d'entrer au tepidarium du Bureau d'identification pour y faire ses exercices vocaux. Le tepidarium était une vaste salle, presque entièrement occupée par le bassin de liquide antiputride qui miroitait à la lumière, et Kerr en trouvait l'acoustique excellente. Les cadavres de ceux qu'on appelait le peuple-oiseau oscillaient doucement dans le fluide transparent tandis qu'il chantait et il aimait les contempler ainsi. Si le tepidarium était un endroit plutôt morbide pour y exécuter des vocalises, il ne l'était pas plus, pensait Kerr, que le reste du monde dans lequel il vivait. Quand il avait chanté aussi longtemps qu'il le jugeait bon pour sa voix – il n'avait pas de professeur – il allait à l'une des fenêtres pour observer les traînées lumineuses qui indiquaient que le peuple-oiseau était de nouveau en train de se battre. Les traînées descendaient lentement en flottant dans le ciel nocturne comme si elles eussent été faites de poussière stellaire. Mais après avoir fait la connaissance de Rhysha, Kerr mit fin à ses habitudes.

Rhysha se présenta au Bureau un soir, au moment où il prenait son service. Elle venait réclamer un corps. Les corps des créatures ailées séjournèrent souvent au Bureau pendant un temps assez long. Les moyens de transport ordinaires étaient interdits au peuple-oiseau à cause de son origine extraterrestre et il était difficile à ces êtres de parvenir jusqu'au Bureau pour identifier leurs morts. Rhysha reconnut le corps – c'était celui de son frère – tira d'une bourse fatiguée la somme nécessaire au paiement des frais de garde et indiqua sur la formule réglementaire ce qu'elle désirait qu'on fit du cadavre. Elle restait calme malgré tout, dominant son chagrin. Kerr avait suivi une ou deux fois à la télévision les batailles que se livraient entre eux les membres du peuple-oiseau, mais jamais encore il ne s'était trouvé en face d'un de ces êtres en chair et en os. Il la regarda avec intérêt et curiosité, puis, bientôt, avec une admiration qui lui causait une sensation délicate.

Ce qui frappait le plus chez Rhysha, c'était son plumage éclatant d'un profond bleu turquoise. Il la couvrait de la tête aux pieds comme si elle eût été moulée dans un manteau de velours. Sa couleur était tellement plus intense que celle des corps conservés au tepidarium que Kerr aurait juré qu'elle appartenait à une espèce différente.

Ses traits, sous l'aigrette dorée, étaient tout à fait humains comme l'étaient les doigts effilés de ses mains en forme de feuilles, mais il y avait dans ses mouvements une merveilleuse légèreté, une grâce aérienne telles que jamais être humain n'en avait montré. Sa voix grave possédait l'ample résonance du violoncelle. Tout en elle, pensa Kerr, était rare, délicieux et étrange. Pourtant, une ombre voilait ses traits comme si la gaieté qui lui était naturelle eût été refoulée par la rigueur accablante de sa situation.

« Où faut-il que je fasse envoyer les cendres ? » demanda Kerr, prenant la formule.

En signe de perplexité elle tira légèrement sur sa lèvre inférieure, couleur de rose.

« Je ne sais pas au juste. Le gérant vient de nous donner congé pour ce soir et nous ne savons où nous irons. Pourrai-je repasser quand les cendres seront prêtes ? »

Les règlements s'y opposaient, mais Kerr fit signe que oui. Il garderait la capsule de cendres dans son coffre en attendant qu'elle revienne. Il se réjouissait à la pensée de la revoir.

Elle revint, quelques semaines plus tard, prendre livraison des cendres. Dans l'intervalle, plusieurs batailles avaient eu lieu chez le peuple-oiseau et, dans le tepidarium le bassin était plein. Tout en la regardant, Kerr se demandait combien de temps s'écoulerait encore avant qu'elle aussi trouve la mort.

Il s'enquit de sa nouvelle adresse. Elle habitait à une distance impossible dans la partie la plus mal famée de la ville. Après quelques hésitations, il lui dit que, si elle pouvait attendre jusqu'à ce qu'il eût fini son service, il se ferait un plaisir de la raccompagner. Elle le regarda avec un air de doute.

« C'est très aimable à vous, mais... mais un Terrien a été gentil avec nous un jour. Après cela, les enfants lui ont jeté des pierres. »

Kerr ne s'était jamais beaucoup soucie de la situation des races non humaines dans le monde où il vivait. Si on leur faisait un sort injuste, si elles étaient traitées sans ménagements, ce n'était, pensait-il simplement, qu'un exemple parmi tant d'autres de la cruauté et de la stupidité générales. Mais maintenant, il frémissait de colère.

« Peu importe, dit-il avec rudesse. Si toutefois vous ne voyez pas d'inconvénient à m'attendre. »

Rhysha esquissa un sourire.

« Mais non, je vous attendrai », fit-elle.

Comme il lui restait encore quelques heures avant la relève, il l'emmena dans un petit salon de réception et lui désigna une chaise longue.

« Essayez de dormir », lui dit-il.

Peu avant trois heures, il vint la réveiller et la trouva reposant paisiblement, mais éveillée. Ils quittèrent le bureau par une porte latérale.

La ville était aussi calme que chaque jour à cette même heure. Tous les panneaux indicateurs lumineux et la plupart des lampadaires avaient été éteints pour des raisons d'économie et même les puissantes voix dépersonnalisées qui tonnaient dans l'air toute la journée et la moitié de la nuit étaient presque silencieuses. Grâce à cette obscurité et à ce silence, il leur fut facile de s'entretenir tout en parcourant les rues de la ville.

Ce n'est que plus tard que Kerr comprit combien il avait dû la juger compréhensive pour lui parler avec autant de franchise. Et il fallait qu'elle eût en lui une confiance égale, car, au bout de très peu de temps, elle lui racontait sans la moindre réserve des fragments de sa vie et du passé de son espèce.

« Après que les Terriens eurent conquis notre planète, dit-elle, ils prirent tout ce qui était à leur convenance et il ne nous resta plus rien. Mais il nous fallait manger. Alors, nous découvrîmes qu'ils aimaient nous regarder combattre.

— Vous vous battiez avant l'arrivée des Terriens ? demanda Kerr.

— Oui, mais pas comme maintenant. C'était alors un rite qui se déroulait avec solennité et auquel on sacrifiait avec beaucoup de courtoisie et de correction. Nous ne combattions pas pour nous dépouiller mutuellement, mais pour découvrir qui était brave et digne de nous commander. Ce rite exaspérait le peuple de la Terre : il voulait nous voir livrer des combats qui feraient des victimes de part et d'autre, beaucoup de victimes. C'est ainsi que nous apprîmes à nous battre comme nous le faisons à présent, avec l'espoir de mourir. Autrefois, quand pour la première fois nous quittâmes notre planète pour nous rendre sur d'autres mondes dont les habitants aimaient nous contempler, nous étions nombreux. Il y a eu beaucoup de batailles depuis et maintenant le vide s'est fait dans nos rangs. »

Au carrefour, un mendiant s'approcha d'eux d'un pas lourd, Kerr lui donna une pièce de monnaie. L'homme se retournait en remerciant quand il aperçut l'aigrette dorée de Rhysha. « Sacrée engeance extraterrestre ! dit-il, explosant de rage. Saleté ! Et vous, un homme, vous baladant avec ça ! Tenez ! » Et il lui jeta sa pièce au visage.

« Jusqu'aux mendiants ! dit Rhysha. Comment se fait-il, Kerr, que vous nous haïssiez tant ?

— Parce que nous vous avons fait du tort, répondit-il, et il savait que c'était la vérité. Sommes-nous toujours aussi cruels, cependant ?

— Comme le mendiant l'a été ? Hélas ! Souvent c'est pire.

— Rhysha, il faut que vous partiez d'ici.

— Pour aller où ? demanda-t-elle simplement. Notre peuple en a discuté si souvent ! Il n'existe pas de planète où il n'y ait déjà des milliards d'individus venus de la Terre. Votre population s'accroît si vite ! Et d'ailleurs, cela n'a pas d'importance. Vous n'avez pas besoin de nous. Il n'y a pas de place pour nous. Cela nous tourmentait jadis, mais c'est fini maintenant. Nous sommes si las – tous sans exception, même les jeunes comme moi – nous sommes si las d'essayer de vivre.

— Il ne faut pas parler ainsi, dit Kerr d'un ton âpre. Je ne vous le permettrai pas. Il faut persévérer. Si nous n'avons pas besoin de vous maintenant, Rhysha, cela viendra un jour. »

Du pâté de maisons vers lequel ils se dirigeaient venait la lueur blafarde d'un écran municipal de télévision. En dépit de l'heure tardive, un groupe compact de spectateurs s'était formé devant, suivant avec des yeux brillants de passion le combat qui tourbillonnait vertigineusement sur l'écran.

Rhysha tira doucement Kerr par la manche :

« Il vaut mieux que nous les évitions », dit-elle dans un murmure. Kerr se rendit compte avec un serrement de cœur que les téléspectateurs feraient du vilain s'ils voyaient un homme, un des leurs, en compagnie de quelqu'un d'une race non humaine. Il lui obéit et changea de direction.

Ils avaient atteint le coin de rue suivant, lorsque Kerr – qui n'avait pas cessé de méditer – reprit la parole :

« Ceux de ma race ont choisi la mauvaise voie, Rhysha, voici environ deux cents ans. Ce fut lorsque le conseil refusa l'institution, même en principe, d'une forme quelconque de limitation de la population. Aujourd'hui, nous étouffons sous la pression de notre propre multitude. Elle nous écrase en une masse sans forme. Tout a dû céder devant ce seul problème essentiel : nourrir un nombre de plus en plus grand de bouches affamées. Plus de moralité, seule compte la nécessité de se nourrir. Et nous avons le spectacle des batailles télévisées pour nous tenir l'esprit occupé.

« Mais je pense – je suis persuadé – que nous retrouverons le vrai chemin un jour ou l'autre. J'ai étudié l'histoire dans les livres, Rhysha. Ce n'est pas la première fois que nous nous sommes fourvoyés. Un jour, il y aura de la place pour votre peuple, Rhysha, ne serait-ce... il hésita, ne serait-ce qu'à cause de cette beauté que vous avez. »

Il l'enveloppa d'un long regard. Elle lui montrait un visage lointain, pâle et triste. Une idée lui vint en la voyant ainsi :

« Avez-vous déjà entendu quelqu'un chanter, Rhysha ?

— Chanter ? Non, je ne connais pas ce mot.

— Alors, écoutez. » Il fit mentalement la revue de son répertoire et se décida, bien que la musique n'en fût pas tellement adaptée à sa voix pour la mélodie de Tamino inspirée par le portrait de Pamina. Tandis qu'ils cheminaient il la lui chanta aussi fort que la prudence le permettait.

Peu à peu les traits de Rhysha se rassérénèrent. « J'aime beaucoup cela, dit-elle quand la chanson fut terminée. Chantez encore, Kerr.

— Comprenez-vous ce que j'essayais de vous dire ? fit-il enfin, après lui avoir interprété plusieurs autres airs. Si nous avons été capables de composer des mélodies comme celles-là, Rhysha, ne pensez-vous pas que nous devons garder espoir ?

— Vous, peut-être, mais pas nous », répondit Rhysha. Il y avait du courroux dans sa voix.

Mais lorsqu'ils se séparèrent, elle lui étreignit la main et lui suggéra un endroit où se revoir. « Vous êtes vraiment notre ami », lui dit-elle, sans que cette réflexion lui eût été inspirée par le simple désir de lui plaire.

*
* *

Quand il la revit, Kerr s'écria :

« Je vous ai apporté un cadeau. Tenez ! » Il lui tendit un paquet. « Et j'ai aussi des nouvelles pour vous. »

Rhysha ouvrit le petit paquet. Ses lèvres laissèrent échapper une exclamation joyeuse : « Oh ! Que c'est joli ! Quelle adorable petite chose ! Où avez-vous acheté cela, Kerr ? — Dans un magasin qui vend de vieux bijoux dans l'arrière-boutique. » Il ne lui avoua pas que le petit médaillon de turquoise lui avait coûté dix jours de salaire. « Mais les pierres sont plus claires que je ne croyais. Je voulais quelque chose qui fût de la teinte de votre plumage. »

Rhysha secoua la tête.

« Non, c'est la teinte qui convient. C'est parfait. » Elle se mit le médaillon au cou et le regarda avec satisfaction. « Et maintenant, quelles sont les nouvelles que vous m'apportez ?

— Un de mes amis, qui est employé dans la ville des Archives, me dit qu'une nouvelle planète, près de Cassiopée Gamma, va être ouverte à la colonisation.

« J'ai déposé les papiers et tout est en règle. L'audience aura lieu vendredi. J'y prendrai la parole au nom des Ngayirs, votre peuple, et je demanderai qu'il leur soit fait une place sur ce nouveau monde. »

Rhysha pâlit à ces mots. Il se précipita sur elle, mais elle le repoussa du geste. De l'autre main, elle serrait toujours le médaillon dont la couleur s'harmonisait avec son plumage.

« Cela fait tellement mal, dit-elle, tellement mal... d'espérer. »

*
* *

Les débats eurent lieu dans un petit auditorium, au sous-sol de l'Immeuble des Colonisations. Des représentants d'une douzaine de groupes ethniques intervinrent avant Kerr.

« Le représentant des Ngayirs appela l'arbitre-juge, lisant une formule qu'il tenait en main. S 3687 Kerr. Et qui sont les Ngayirs, S-Kerr ? Quelque groupe indien ?

— Non, monsieur, dit Kerr. C'est l'espèce que l'on désigne communément sous le nom du peuple-oiseau.

— Oh ! un rétrograde ! » L'arbitre considéra Kerr, non sans bienveillance. « Je suis au regret, mais votre demande n'est pas acceptable. Elle n'aurait pas dû être déposée. Par ordre supérieur, l'immigration dans cette nouvelle planète est réservée aux humains... »

Kerr appréhendait le moment où il lui faudrait annoncer son échec à Rhysha, mais elle prit la nouvelle avec un calme parfait.

« Après votre départ, j'avais compris que c'était impossible, dit-elle.

— Rhysha, je veux que vous me promettiez quelque chose. Je me sens impuissant à vous exprimer ma certitude qu'un jour viendra où l'humanité aura besoin de votre peuple. C'est la vérité, Rhysha. Je vais continuer à essayer. Je n'abandonnerai jamais.

« Promettez-moi, Rhysha, que ni vous ni les membres de votre groupe ne prendrez part à des batailles avant d'avoir d'autres nouvelles de moi.

— C'est promis, Kerr », lui dit-elle avec un sourire.

*
* *

On n'assure pas sans danger la conservation de corps que la vie a quittés à la suite de maladies variées. Kerr ne prit pas son service cette nuit-là, ni la suivante, ni de longtemps. Son chef de dortoir, après qu'il l'eut entendu crier dans son délire pendant quelques heures, appela un médecin qui remplit une fiche pour réquisitionner un lit d'hôpital.

Il fut gravement malade et ne reprit des forces que lentement. Près de cinq semaines s'écoulèrent avant qu'on le laissât sortir.

Il voulait par-dessus tout retrouver Rhysha. Il se rendit à son dernier domicile où il apprit qu'elle était partie. Personne ne put lui en dire davantage. Finalement, il alla au Bureau d'Identification et demanda à reprendre son ancien emploi. Pour le retrouver, Rhysha, il en était sûr, ne pouvait manquer de venir au Bureau.

Il se sentait encore les jambes bien faibles quand il arriva pour prendre son service la nuit suivante. Il entra au tepidarium vers neuf heures, au cours de la ronde normale dans les locaux. Rhysha était là.

Il ne la reconnut pas immédiatement. Le ravissant bleu turquoise de son plumage avait viré au jaune sale. Mais le petit médaillon qu'il lui avait donné était encore à son cou.

Il alla chercher les grandes pinces articulées dont on se servait pour tirer les corps du bassin et les mit en place. Il la souleva avec une grande douceur et la déposa sur le rebord du bassin. Il ouvrit le médaillon. Il y trouva une note.

« *Cher Kerr, lut-il, de la belle écriture moulée de Rhysha. Il faut me pardonner d'avoir failli à ma promesse. On n'a pas voulu me laisser aller jusqu'à vous quand vous étiez malade, et nous avons tous tellement faim. Et puis vous aviez tort de penser que les humains auraient un jour besoin de nous. Il n'y a pas de place pour nous en ce monde. J'aurais voulu vous entendre chanter encore. J'aimais tant quand vous chantiez. Rhysha.* »

Kerr releva la tête, jeta un regard sur le visage de Rhysha, puis, de nouveau sur la note. Cela faisait trop mal. Il ne voulait pas se faire à l'idée qu'elle était morte.

Dehors, une des voix tonitruantes qui déversaient du ciel un flot de paroles emphatiques la moitié de la nuit annonçait : « *Ne manquez pas le spectacle sportif le plus original, le plus dynamique. Assistez aux batailles de Durgas, les combats les plus sanglants jamais télévisés. Plus amusants que les combats du peuple-oiseau, plus palpitant qu'une guerre Andas. Vous...* »

Kerr poussa un cri et courut fermer la fenêtre. Il pouvait encore entendre la voix. Mais c'était tout ce qu'il pouvait humainement supporter.

Titre original : *Brightness falls from the air.*
Publié avec l'autorisation de l'agence Hoffman.
© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.